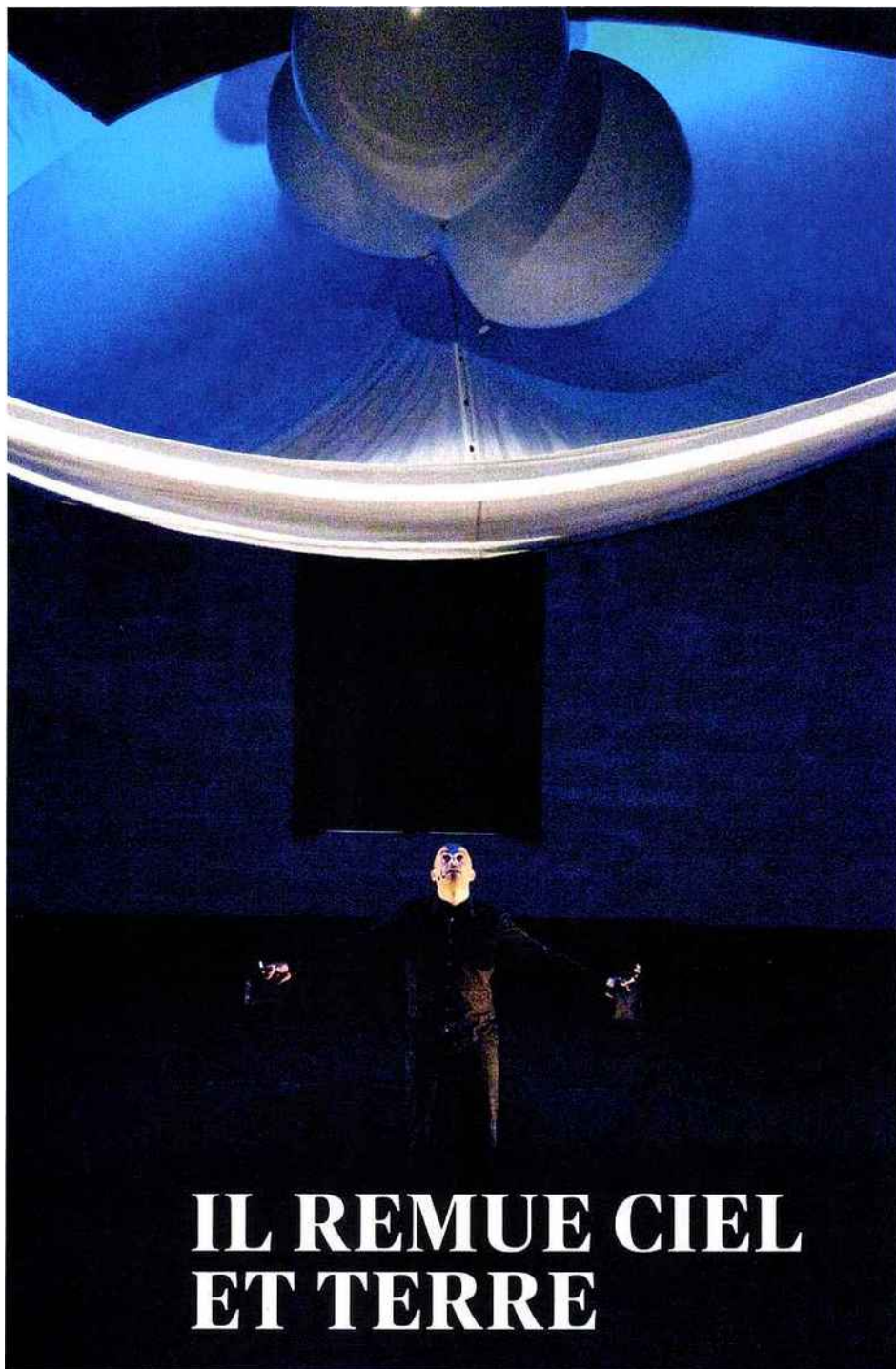


THÉÂTRE

«GAIA GLOBAL CIRCUS», UNE TRAGI-COMÉDIE CLIMATIQUE



## IL REMUE CIEL ET TERRE

*Comment rendre la problématique environnementale plus audible ? Sous l'impulsion du philosophe Bruno Latour, une jeune troupe fait le pari d'un spectacle iconoclaste et poétique.* Par Weronika Zarachowicz

Clou du spectacle présenté à la Comédie de Reims, une « marionnette » monumentale, grande voile blanche évoquant la canopee, l'atmosphère...

— Peut-on vibrer, rire, s'étourdir autour du réchauffement climatique ? Oui, grâce au théâtre, répond Bruno Latour, figure intellectuelle de l'écologie et, depuis peu, inspirateur d'une étonnante expérience théâtrale. Nous l'avons suivi, lui et sa troupe, en pleine préparation de la pièce *Gaia Global Circus*. Récit en quatre scènes et douze personnages. Où il est question de science et de passions, de climat et de cosmonautes, et d'une héroïne nommée Gaia, « *ni tout à fait la Terre, ni vraiment la Nature* »...

### SCÈNE I

Sur le quai de la gare du Nord, il a des airs de M. Hulot. Silhouette longue et dégingandée, veste en velours noir, Bruno Latour avale un cornet de glace et s'engouffre dans le TGV. Direction la Comédie de Reims. A peine installé, le voilà qui bondit hors du wagon sur un énigmatique « *Incrovable !* » Et revient accompagné d'une jeune femme rousse, croisée par hasard sur le quai. « *J'avais couru derrière elle à la sortie d'un spectacle à la Villette en 2010, comme un vieux monsieur libidineux, en lui disant : vous êtes la femme qu'il me faut !* » Ainsi Stéfany Ganachaud, danseuse et artiste associée à la Comédie de Reims est-elle devenue « l'ange de la géohistoire » dans un film de Bruno Latour. Une « séquence dansée » projetée en janvier lors d'une conférence du philosophe, en Écosse : les Gifford Lectures, des conférences sur la théologie, la philosophie, et leur rapport à la science, données par la crème de la pensée occidentale. « *C'est bien la première et dernière fois que j'ai eu une idée de danse...* » s'amuse-t-il, sourire en coin.

Bruno Latour, 65 ans, est sociologue, anthropologue, philosophe des sciences. Traduite dans une trentaine de langues, son œuvre subtile et foisonnante en a fait l'un des intellectuels français les plus connus à l'étranger. Et sans doute le plus aventurier : se jouant des catégories établies, Bruno Latour s'adonne avec jubilation à l'art de la pensée créative. En témoigne son CV, où voisine aux côtés d'une longue liste de diplômes, postes universitaires et publications académiques un chapitre « expositions » : « Iconoclash » (en 2002)



Luigi Cerri et Matthieu Protin dans *Gaia Global Circus* : montrer que science et fiction ne font pas chambre à part.

et « Making things public » (en 2005), dont il fut commissaire dans l'un des lieux les plus réputés de l'art contemporain, le ZKM de Karlsruhe. Dans la catégorie « récompenses », le prix Holberg, la plus haute distinction en sciences humaines, succède au Nam June Paik Award.

Le voilà maintenant lancé dans une « *tragi-comédie climatique et globale* », née de son travail avec deux jeunes metteuses en scène, Frédérique Aït-Touati et Chloé Latour, sa fille. Moderne et déroutante, cocasse et angoissante, *Gaia Global Circus* nous entraîne sur les traces de scientifiques, de leurs opposants et leurs lobbies, et nous confronte à nos propres contradictions de consommateurs jouisseurs. Du théâtre politique en somme, qui passe par les émotions et le rire, mais jamais du théâtre militant. Le projet est né d'un constat commun : « *Les scientifiques accumulent les données sur le réchauffement climatique, rédigent des rapports détaillés pour les politiques et le grand public, et pourtant on ne les écoute pas* », résume Frédérique Aït-Touati. Face à cette situation inédite, à l'évolution du climat, à l'épuisement des ressources, nous restons désarmés. Un peu comme au temps des grandes découvertes, nous manquons de cartes pour mieux nous situer. Et nous souffrons d'une écologie desséchée par un vocabulaire scientifico-technocratique.

Comment rendre sensible l'existence humaine sur ce globe terrestre fragile et enfiévré ? Comment ressentir émotionnellement notre entrée dans l'anthropocène, cette nouvelle ère géologique où l'homme est devenu plus puissant que les volcans ? Et comment représenter cette Terre qui réagit de plus en plus à nos actions, que certains scientifiques ont nommé Gaïa ? « *Devant cet abîme entre les enjeux et les sentiments, reste une solution*, répond Bruno Latour : *mettre en scène par tous les moyens possibles – théâtre, vidéo, danse, installations, forums et rituels... – la manière dont nous habitons la Terre.* » La démarche n'a rien d'une tocade chez ce fondu de théâtre, qui a rejoué la conférence de Pas-

teur sur la génération spontanée, avec son éditeur Philippe Pignarre (à la salle Gaveau en 1992), ou la conférence de Newton « *avec, comme acteur principal, Simon Schaffer, un historien et philosophe britannique* ». Infatigable promoteur des « humanités scientifiques », il se dit convaincu que les ressources se trouvent dans les sciences, et dans les arts. « *Seul le théâtre permet d'explorer la gamme des passions correspondant aux enjeux politiques contemporains. Si les questions écologiques, par leur ampleur, leur ubiquité, leur durée, sont au sens propre irréprésentables, alors c'est aux œuvres d'art – qui sont aussi des œuvres de pensée – d'essayer de les présenter aux sens. Tous les grands artistes travaillent autour de ces thèmes, de Christoph Marthaler, avec + ou – 0, à Lars von Trier, avec Melancholia. Je voudrais relier l'écologie politique à cette énergie venue des arts.* »

## SCÈNE 2

Bruno Latour sourit comme un gamin devant l'entrée de la Comédie. « *Dire que bientôt Gaia Global Circus sera en haut de l'affiche !* » Dans une des salles obscures du théâtre, l'équipe de *Gaia* est au complet : trois compagnies professionnelles, deux metteuses en scène, quatre comédiens, un scénographe spécialiste des marionnettes et des techniques anciennes de projection, une plasticienne... Sans oublier celle qui ondule tantôt au-dessus de la scène, tantôt au-dessus des spectateurs : une « marionnette » majestueuse et omniprésente, grande voile blanche animée par des ballons gonflés à l'hélium... *Gaia*. Ou peut-être est-ce la canopée, l'atmosphère, un parachute géant ?

## À VOIR



### Gaia Global Circus,

Compagnie AccenT & Soif Compagnie, conception Bruno Latour, texte Pierre Daubigny, mise en scène Frédérique Ait-Touati et Chloé Latour. Avec Claire Astruc, Luigi Cerri, Jade Collinet, Matthieu Protin le 30 novembre, 15h et 21h, et le 1<sup>er</sup> décembre, 17h à la Comédie de Reims, 3, chaussée Bocquaine (durée : 1h45).  
Tél. : 03 26 48 49 00.

Aujourd'hui, les comédiens répètent pour caler les lumières et les sons. Et pour résoudre l'un des défis du jour : comment l'actrice Claire Astruc va-t-elle représenter, sans effets spéciaux, le scientifique Franck Wolff (inspiré du savant britannique James Lovelock, « inventeur » de la théorie scientifique Gaïa, et de l'assistant du Professeur Tournesol dans *Objectif Lune*), qui participe à un talk-show depuis l'espace ? Le scénographe Olivier Vallet, rouflaquettes et lampe de mineur sur le front, propose un système de miroirs. Convoque la figure de Robertson, moine défroqué et touche-à-tout du début du XIX<sup>e</sup> siècle, scientifique, peintre et concepteur de « tableaux fantasmagoriques » créés avec des expérimentations optiques et des machines volantes. « *Ce génie a inventé le travelling vers 1810!*, s'enthousiasme Vallet. *A l'époque, Paris courait voir ses spectacles.* »

Finalement, Wolff volera « optiquement », grâce à un système de lentilles et de projecteurs. « *Nous voulons créer des images nouvelles avec des moyens anciens*, commente Frédérique Aït-Touati. *Croiser un imaginaire issu du théâtre baroque avec celui du XXI<sup>e</sup> siècle.* » Et montrer que science et fiction ne font pas chambre à part, que la science n'est pas cette affaire « inhumaine et froide dont on nous parle ». Une évidence pour la metteuse en scène, par ailleurs chercheuse en littérature et en histoire des sciences (à l'université d'Oxford et à Sciences-Po) 1. « *Alors qu'à l'âge classique les fictions scientifiques étaient florissantes, le clivage entre sciences et littérature s'est accentué au XVIII<sup>e</sup> siècle et depuis on reste sur le lieu commun d'une distinction entre imagination et raison...* »

Gaïa Global Circus n'est ni du théâtre philosophique ni une œuvre scientifico-pédagogique sur le réchauffement climatique. « *Nous avons écrit une première version, mais les personnages étaient trop conceptuels* », reconnaît Latour, qui a accepté de voir le texte réécrit par un jeune auteur, Pierre Daubigny. « *Au fil de notre travail, nous avons effacé toute trace de démonstration scientifique pour ne garder que le cœur du sujet*, poursuit Frédérique Aït-Touati : *des situations burlesques où les humains se débattent dans leurs propres contradictions, leur incertitude et leur désarroi face à une situation qui les dépasse et à laquelle personne ne nous a préparés.* »

### SCÈNE 3

Retour en arrière. Janvier 2013, dans l'appartement parisien de Bruno Latour : autour de l'équipe de Gaïa Global Circus sont réunis des philosophes, des scientifiques, des historiens... Les comédiens lisent le texte, puis s'organise une séance critique. « *Chacun a livré ses points de vue, ce croisement était étonnant*, se souvient le metteur en scène Ludovic Lagarde, directeur de la Comédie de Reims, qui soutient le projet depuis le début. *Bruno nous pousse à explorer cet impensé, cette nouvelle donne pour l'homme, et c'est extraordinaire pour les artistes.* » Ce jour-là marque l'aboutissement d'une série singulière de réunions de travail, lancées par le « producteur » Bruno Latour. « *Pendant trois ans, il nous a permis de rencontrer des scientifiques, des spécialistes des modèles climatiques, rue d'Ulm dans le bureau de la physicienne Marie Farge, ou à Saclay dans le laboratoire de la climatologue Valérie Masson-Delmotte*, raconte la metteuse en scène Frédérique Aït-Touati. *Ils nous ont expliqué comment ils recueillaient leurs données, affrontaient les polémiques et les lobbies. Ils ont accepté ce drôle de contrat : nous dire ce qu'est un modèle scientifique, et nous laisser créer le nôtre pour le théâtre!* » De son côté, Marie Farge en est revenue « épatée » : « *Ils nous ont observés comme*

*une tribu. Ils ont parfaitement absorbé nos us et coutumes, ce style scientifique particulier, à la fois décontracté et responsable. Et ils ont su éliminer tous le jargon scientifique sans nous trahir.* »

Risqué ? Bruno Latour cultive comme personne l'art délicat de croiser les genres et les planètes. Il inspire un nombre croissant d'artistes, metteurs en scène, musiciens, écrivains, comme Olivier Cadiot ou Richard Powers. A Sciences-Po, où il enseigne, on lui doit notamment une Ecole des arts politiques, ouverte aux artistes et aux chercheurs et où se mêlent pratiques artistiques et méthodes scientifiques. Même logique au festival de la Novela, à Toulouse, dont il est le directeur pour trois ans, et qui a accueilli la première représentation de Gaïa Global Circus, fin septembre. Et cette rencontre détonante, entre un auteur de BD (Philippe Squarzoni), un écrivain (Richard Powers), des plasticiens (Tomás Saraceno et Adam Lowe), une chercheuse (Marie Farge), un critique de cinéma (Jean-Michel Frodon)...  
Thème : « *Quelle esthétique pour les sciences de Gaïa ?* »

### SCÈNE 4

C'est soir de première au Théâtre Sorano, à Toulouse. « *C'est fort, cette idée des ballons d'hélium!*, commente Marie Farge. *Symboliquement, c'est l'un des instruments les plus utilisés en météorologie! On les lance pour obtenir les données les plus précises possible de la température selon la hauteur, etc. Notre labo travaille aussi avec un autre type de ballons, pressurisés, qui volent à la limite de la troposphère et de la stratosphère.* » Sur la scène, le « chapiteau volant » s'agite en tous sens. Dans la salle, les rires fusent. Les comédiens donnent vie aux membres de la « tribu » scientifique qui cherchent, s'effraient, communiquent ; et aux climatosceptiques, qui narguent, répliquent et contre-attaquent. Gaïa Global Circus déroule avec énergie sa forme théâtrale polymorphe, angoissante et burlesque, tantôt conte, tantôt récit de voyage, tantôt one-woman/man-show. Et remue ciel et terre. Mais oui, on peut vibrer, rire, s'étourdir, autour du réchauffement climatique ●

1 Elle y a consacré un essai lumineux, *Contes de la Lune* (éd. Gallimard).



Le philosophe Bruno Latour, ou l'art de convoquer les questions environnementales de façon poétique.

DAVID BURNSTEIN



Hauptausgabe

Société Neuchâteloise de Presse SA  
2001 Neuchâtel  
032/ 723 53 01  
www.lexpress.ch

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 19'082  
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 377.004  
N° d'abonnement: 1082024  
Page: 5  
Surface: 22'002 mm<sup>2</sup>

## UNIVERSITÉ

# Faire dialoguer savoir et art à travers le théâtre

«Le scientifique n'est plus un seigneur féodal qui regarde la foule du haut de son balcon.» Annelly Perret-Clermont, professeure ordinaire à l'institut de psychologie et éducation de l'Université de Neuchâtel, estime que l'homme de science «doit rendre accessible son savoir». Pourquoi? «Parce que c'est sa responsabilité.»

La démarche que propose l'Université de Neuchâtel dans ce sens est originale: c'est à travers le médium artistique que la science pourra faire débat. Les instituts de géographie, d'ethnologie, de psychologie et éducation ainsi que celui de biologie se sont mis ensemble pour mettre en scène ce projet. Avec la collaboration du CSEM (Centre suisse d'électronique et de microtechnique) et de la HEP (Haute Ecole pédagogique), l'événement se déroulera le 30 avril, au théâtre du Passage. Une journée dédiée à la problématique du réchauffement climatique avec, en toile de fond, le dialogue entre savoir et art comme vecteur de discussion. Son intitulé: «Le théâtre de la connaissance».

«Nous voulons créer des connexions et mobiliser le public sur une question qui semble banali-

sée», souligne Ola Söderström, professeur ordinaire à l'institut de géographie de l'Université de Neuchâtel. Avec le «Théâtre de la connaissance», le comité propose d'aborder la thématique par les conférences et ateliers mais aussi par le spectacle. «Gaia Global Circus» se jouera à 20 heures dans la grande salle du théâtre de la ville. Ecrite par Pierre Daubigny sur un projet du sociologue Bruno Latour, cette tragicomédie épouse parfaitement les contours du concept. Il ne s'agit pas d'un théâtre scientifique et moralisateur, mais d'une mise en scène des

connaissances qui gravitent autour de l'écologie. Le public sera ensuite invité à s'exprimer. L'entrée est libre mais les inscriptions sont obligatoires.

Ce dialogue académique et artistique, le comité souhaite le faire prospérer, à terme, sur les terres neuchâteloises, pour en faire un pôle scientifique unique où les institutions culturelles de la ville collaborent avec les chercheurs des laboratoires. **CPA**

### INFO

Plus de renseignements sur:  
[www2.unine.ch/theatre-connaissance/Theatre](http://www2.unine.ch/theatre-connaissance/Theatre)



«Gaia Global Circus» se jouera le 30 avril au théâtre du Passage. SP-UNINE

## LA CHRONIQUE THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

### *Lagarce meurt mais ne se rend pas*

**Jean-Pierre Garnier, qui enseigne au Cours Florent, met en scène onze de ses élèves dans *Fragments d'un pays lointain* (1). Il a mêlé des extraits du *Journal* de Jean-Luc Lagarce (1957-1995) à la partition de sa dernière pièce, *le Pays lointain*, à si forte teneur autobiographique. Louis revient dans sa ville natale, afin d'annoncer sa mort prochaine aux siens, perdus de vue depuis dix ans. Il ne dit mot. Mère, frère, sœur et belle-sœur s'élancent vers lui avec leurs griefs, leur sentiment d'abandon. Dans sa cruauté égotiste, l'œuvre, un classique contemporain, laisse entendre que celui qui se sépare trahit. Écrivain, homosexuel, atteint du sida, Louis se trouve définitivement ailleurs...**

**Sur le plateau, où l'on joue de toute la profondeur de champ possible**, c'est une belle suite d'actions de grâce menées par une troupe jeune, déjà aguerrie aux plus subtils affects. Parfois l'on chante, juste, et l'on se meut dans la plus stricte élégance de maintien,

Il n'y a pas un pouce de graisse pathétique dans cet univers si généreusement choral, comme on dit.

souffrances mises en partage. Il n'y a pas un pouce de graisse pathétique dans cet univers si généreusement choral, comme on dit, où chacun a su quérir, en son for intérieur, le trésor d'une sensibilité frémissante.

**Bruno Latour, sociologue des sciences de renom international**, s'est allié à la Cie Accent et Soif pour mettre sur pied, de concert avec l'écrivain Pierre Daubigny, une « *tragédie climatique* » intitulée *Gaia Global Circus*, mise en scène à quatre mains par Frédérique Aït-Touati et Chloé Latour (2). Il s'agit mieux, au demeurant, d'une sortie écologique échevelée, autour de notre Terre mère, laquelle - nul ne peut l'ignorer - en voit des vertes et des pas mûres à cause de l'inconscience avérée des humains. Sous un dôme céleste composé de ballons gonflés à l'hélium (scénographie d'Olivier Vallet), quatre comédiens pleins de jus (Claire Astruc, Luigi Cerni, Jade Collinet, Matthieu Protin) mènent tambour battant, au beau milieu d'inventions scéniques fondées sur un savoureux esprit de sarcasme, ce cirque judicieusement conçu avec le concours d'un lanceur d'alertes qui sait de quoi il parle. On assiste alors au combat entre les tenants du productivisme à outrance et les ingénus, tel Noé qui se voit refuser un crédit de banque pour une nouvelle Arche... C'est souvent drôle, enlevé, savant mine de rien pour, in fine, donner fort à penser.

**Cocteau, en 1940, écrit pour Piaf un acte, *le Bel Indifférent***, qu'elle crée avec Paul Meurisse pour partenaire muet. À présent, Raphaël Beauville met en scène Crystal V. Lesser, dans ce monologue à l'adresse d'un homme, cette fois figuré par un mannequin (3). C'est donc sur le territoire de l'imaginaire que l'interprète, d'une exquise fraîcheur, danse avec lui, se blottit contre, effectue la demande d'amour inextinguible... Cela touche au cœur à bout portant et plane encore l'ombre de Piaf, quand Gigi Fleur de Montmartre distille en voix off, sans singerie, l'alcool âpre de *la Fille et le chien*, rare chanson d'Édith.

(1) À la Tempête, jusqu'au 15 décembre.

(2) C'était au festival Reims scènes d'Europe, le 30 novembre et le 1<sup>er</sup> décembre, avant tournée en France et à l'étranger.

(3) Tous les lundis (19 heures), aux Feux de la rampe, 2 rue Saulnier, 75009 Paris. Tél. Réservation : 01 42 46 26 19.

# Revue de presse Gaïa Global Circus

## NEW YORK TIMES

### 'Gaïa Global Circus' at the Kitchen

By LAURA COLLINS-HUGHES SEPT. 25, 2014



He's a modern-day Noah, looking to ride out the next great flood in an ark made of rotting plastic. Small balloons tethered to his jacket float jauntily above his head as he applies for a loan to build the boat. Turned down, he vows to go straight to the people.

"Crowdfunding," Noah (Luigi Cerri) says, and with that single word of English, he gets a laugh.

"Gaïa Global Circus," a thoughtful climate-change play by Pierre Daubigny is performed almost entirely in French with English supertitles at the Kitchen, where it is presented with the Brown Institute of the Columbia University Graduate School of Journalism.

Produced by Compagnie AccenT and Soif Compagnie, the play was conceived by the French philosopher Bruno Latour, who has long engaged with environmental dilemmas. Billed as the centerpiece of four days of Latour events at Columbia this week, the play takes aim at a problem he has described as the “abysmal distance between our little selfish human worries and the great questions of ecology”: our failure to feel much of anything in the face of the climate crisis.

In a series of vignettes performed beneath a billowing, floating canopy (by Olivier Vallet), “Gaïa Global Circus” wants to rouse us from our collective shrug. It attempts this in part by invoking figures from mythology, like the Greek goddess Gaïa, who personifies the Earth, and Cassandra, the prophet whose curse was that she would not be believed. Climate scientists, the play suggests, are similarly spurned.

The most successful moments tend to be wordless, or nearly so: When people begin to riot in a scene of apocalyptic chaos that evokes Anne Washburn’s “Mr. Burns, a Post-Electric Play”; when a storm from what seems like the end of the world rumbles through and makes our bodies vibrate; when, at last, the floating canopy envelops us and we feel strangely safe.

There is another scene, too, in which a girl (Jade Collinet) speaks with adolescent passion about the Beatles song “She’s Leaving Home.” As it plays, she addresses us in English, and the moment is completely alive, a tender reminder of what is sweet about each new generation. It does what the play intends: calls to mind in a visceral way why we need to keep this home of ours healthy.

## **Bruno Latour: Gaïa Global Circus at The Kitchen**

**24th-25th September 2014**

Reviewed by Molly Grogan



---

Before the flood. Photo: Paula Court

The stage is loaded for “Gaïa Global Circus” and so, it could be supposed, is the argument of this theatrical experiment on global warming conceived by the French sociologist and philosopher Bruno Latour. A parachute-silk canopy suspended from black and white helium balloons seems poised to float up to the ceiling of The Kitchen, if it weren’t firmly tethered to the floor. Four actors enter in cleanroom suits and explain that the set is a replica of a climate model, and is therefore susceptible to changes in temperature and gas levels in the theater (heavy breathers abstain). It looks like we might be in for a scientific demonstration of some kind, but as they peel off their protective coveralls, they launch into the first in a series of skits that set the tone – playful, ironic, comical and only a little catastrophic – of this intelligent and engaging production.

Indeed, “Gaïa Global Circus” sets the bar high for future endeavors into the growing “climate theater” niche. The idea for the show came from Latour’s investigations into the relationship between democracy and science, particularly on the polarizing topic of global warming, that was the focus of his book *Politics of Nature* (1999). His research also led him to the conclusion that people don’t really care much about the most pressing issue facing humanity.

Latour is a former visiting professor at UCSD, LSE and Harvard, currently on faculty at Sciences Po Paris where he co-founded a masters program in Experimentation in Arts and Politics (“Gaïa” was co-produced by the Brown institute for Media Innovation at Columbia University’s Graduate School of Journalism). To test his research question – can people feel an emotional response to global warming? – he turned, neither to psychology nor science, but to theater. Although Latour supplied the idea for “Gaïa,” it was created by Pierre Daubigny, a humanities professor at the prestigious Ecole Normale Supérieure who wrote the script, and a group of actors and directors trained in the improvisational methods and movement theater of Jacques Lecoq. They might not be the dream team of climate theater but a more qualified group for this kind of experiment would be hard to come by.

Their collaborative efforts drew on a variety of sources for inspiration. Some of these are familiar: televised debates between well-oiled politicians and out-classed scientists, commercials touting the eco/health benefits of junk food, the UN’s climate summits and the biblical story of Noah’s Ark. Others reveal a pointed reading of classic and pop culture texts, from *The Iliad* to Hergé’s *Tintin* (the latter’s mini-series about outer space lends “Gaïa” two of its main characters: the doomsayer Philippulus the Prophet and the morally compromised rocket engineer Wolff).

The show’s focus – and its toughest criticism – are directed, however, at both the climate-skeptic political establishment and the international community. The most successful skit – in which a prime minister urges the world to consume natural resources and pollute the earth as quickly as possible so our children can get busy right away dealing with the staggering consequences of global warming – turned a typical climate summit speech on its ear. More amusing than the irony of the situation (since we are already doing just what the P.M. orders) are the gestures and expressions of the simultaneous interpreter using a pseudo-sign language. She captures better than any speechifying the politician’s perfect disdain for the climate question, while also underscoring the production’s low-tech arsenal to fight it, which relies on nothing more than physical play, an overhead projector, lights and



hundreds of plastic bottles (also a smart, crisp French text, unfortunately lost to English-speakers by the schematic subtitling).

As an experiment to make us personalize the problems we face, other skits tease us for our perceived dominance of the planet. One of these imagines the relief the earth will feel once it is rid of its human “parasites.” Another sympathizes with a neo-Noah unsuccessfully seeking a bank loan to rebuild his ark. The other actors try to comfort him: what use would a boat be anyway to flee the impending environmental armageddon? And since the future is looking pretty grim for us earthlings, “Gaia” saves the last word for Cassandra, the prophetess who saw the Greek army hide in the Trojan horse, but whose dire predictions were never believed until too late. We can recognize our own ostrich stance in her complaint: “I’ve been traveling the world to tell people what was happening. They answered, ‘Yeah, yeah’ and went back to their lives.”

Latour and company don’t wag their fingers, bully, rant or propose the least solution. Long after the helium balloons have gone home with good eco-citizen audience members, Noah’s problem remains. The ark is not for escaping, he reminds those who would console him; the “boat” he wants to build is a clean Earth because in this whole vast galaxy (and assuming Tintin, for once, can’t save us), it’s the only vessel we’ve got.

[Steve Mentz](#)

## **Bruno Latour & Company’s “Gaia Global Circus”**

September 28, 2014 By [Steve Mentz](#) [Leave a Comment](#)



The canopy

At a certain point in the evening last Thursday I found myself standing on West 19th Street speaking with Bruno Latour. I assured him that I loved his play. It was, I said, “perfectly intelligible.” (What a strange thing to say!) I told him that I especially enjoyed its “exploratory flash.” (?) My words seemed to make him happy. I know I was happy!

I went to “Gaia Global Circus” at The Kitchen, where a crowd of (I suspect) mostly academics — my post-play beer party was two professors and five grad students — marked the U.N. Climate Summit with a play.

The star of the show was the set: a large rectangular canopy filled the stage, on which were tied 50-60 large helium balloons, so that the whole apparatus floated. It could be raised, lowered, held at an angle. The balloons exerted enough lift that the structure would slowly ascend if left untouched, but for most of the action at least some of the corners were tethered to the floor or held by actors. The four actors, who assumed multiple roles in the performance, told us at the start that the canopy was vulnerable to changes in the local temperature, to gusts of wind, and to being pushed and pulled around by the people on stage. At the play’s end the actors walked into the audience holding the canopy by four ropes attached to the corners and held it over us, so that we filled it with our applause.

The canopy was the most powerful and resonant symbolic representation of “climate” I’ve seen: awkwardly large and ungainly, subject to human manipulation but not quite controllable, beautiful and unstable. In the Q&A after, Latour mentioned twice (I think) that he feels the biggest change in the age of global warming is coming to understand climate as an instability, not a constant. The big, beautiful stage-machine canopy represented slow change and instability.

(To my mind, btw, I think Latour’s phrasing, like Bill McKibben’s, exaggerates the felt stability of the pre-Anthropocene climate — but I’m not going to indulge my own ocean-fueled enviro-theories in this post!)

I was lucky to have gone to Gaia Global Circus with Henry Turner, not just because of his always excellent company at the show & during pre- and post- conversations, but also because he knows one of the directors, Frederique Ait-Touati, who was part of the team adapting Latour’s work for performance. (An early version of the play that I found on Latour’s website and read before the show is only tangentially related to what we saw on Thursday night.

Frederique, a theater director, performer, and academic who’s written a great-looking book on early modern science fiction, spoke about transforming philosophy into theater. Latour commented on that in the Q&A also, in what I took to be his own celebration of the transformation of his work. “It’s not an argument,” he said, “but a dance.”

The show consisted of vignettes, passed among the four actors (two men and two women) in almost stand-up style. (Frederique told us that all four actors were trained in commedia del’arte, which made perfect sense.) They performed a series of roles, including Gaia herself under several guises, one of which was a somewhat naive American scientist named Virginia.

Alongside Gaia ranged a series of figures for human knowledge, including Sherlock Hood the “goody” scientist and TED, the “baddie” corporate apologist. Prophets of doom sang out:

Cassandra from the Trojan War and the prophet Philippulus from Tintin. Frank Wolff, named after the bad-but-ultimately-redeemed astronaut from Tintin, presented the story of being born to a Russian cosmonaut in orbit, with a star's-eye view of our blue planet. Noah put on a good show as he sought funding for the Ark. King Midas showed capitalism at work.

A couple of scenes stuck with me. Around the middle of the show, the actor who played TED took a turn as a UN leader — President Obama? Secretary Ban Ki-moon? — who, obviously exhausted, reported that at last the politicians had come to a resolution to which all parties would bind themselves. “We hereby resolve,” he said, clearly relieved to have something direct to report, “to sully the earth, and leave the cleaning up to our children.”



The remnants of the balloon I left the show with, atop the draft of my BABEL talk

Not all the great lines were so grim. Toward the end of the ark plot, someone — not Noah, I don't think, but I'm not sure who — imagined trying to build “an ark for staying, not going.” This vessel would be, another replied, the earth.

Other great elements weren't verbal at all. In one scene two lovers met at a pier. They were ambushed by hundreds of plastic water bottles dumped on top of them, but they respond eventually by repurposing the bottles into art.

The last lines that I heard posed a question about the final celebration, in which the canopy covered the audience. “You don't know,” someone said, “if you will marry the bride, or the cake, or the knife?”

The quick-paced and enigmatic movement from scene to scene didn't lend itself to easy allegory. Some things seemed clear enough: we need more Sherlock Hoods, fewer TEDs, sympathy for Virginia/Gaia, and to listen to Cassandra/Philippulus. I loved the speed, urgency, and sheer beauty of the production, played out beneath 50-odd helium balloons pulling the canopy upward. The project wasn't didactic but artistic, not an argument but a dance. Just keeping pace with it was enough.

Latour addressed the question of meaning obliquely in the Q&A. The object of the play, he said, wasn't to figure out what to do about global warming. The object instead was to help us "to be up to the task."

I've been mulling that phrase since Thursday night. What does it mean to be up to the task of global climate disruptions and an unstable environment? That we learn to match a disorderly world with complex art? That we don't assume tomorrow will be like yesterday?



The play's two-night New York run ended on Thursday, and they gave away the balloons to members of the audience. Mine was black, about four feet around, with a noticeable upward tug as I walked out of The Kitchen with it in my hand. I wanted to bring it home to my children, but I'm sorry to report that I left it overnight in the car. It burst with the temperature change.

[Share on Facebook](#)

# 'ALL THE WORLD'S A STAGE?' A REVIEW OF BRUNO LATOUR'S GAÏA GLOBAL CIRCUS



By [Jonas Tinius](#)

Theatre, it could be argued, involves three major concerns: warning (criticism), representation (mimesis), and collective aesthetic imagination (aisthesis/poïesis). While the first instrumentalises theatre, and the second underestimates its possibilities, it is primarily the third that sets it apart from 'Science' and 'Politics'. Or is it?

The capacity to imagine the world differently than how it is and to make that pictorial imagination perceptible in images and language has been described by the German philosopher and cultural historian Hans Blumenberg as one if not *the* fundamental human trait. The philosopher Hans Jonas even spoke of man as *Homo pictor*, crucially distinguishing human imagination from the mere illustration of the world. Humans, for Blumenberg and Jonas,

require this capacity to picture, represent, and imagine the world so as to be able to live in it: As 'deficient beings' (Arnold Gehlen) lacking other animals' intuitive sense-orientation in the world, we are forced to rely on our capacity to remake, to imagine, to fantasise. It is therefore a curious and in many ways all too human endeavour to play and enact on a stage what is happening around us. By mimicking or representing our *Umwelt* and other humans, the philosophical anthropologist Helmut Plessner once wrote, actors become prime anthropological subjects. How then does *Gaïa Global Circus* mobilise theatrical representation and with view to where and what?

*Gaïa Global Circus*, a project by Bruno Latour directed by Frédérique Aït-Touati and Chloé Latour, is primarily an exercise in warning and representation; practices which are never disconnected from the imagination of the otherwise possible. Moreover, the project is an experiment with the experience of disconnect between us as humans and the world on which we strut and fret like players on a stage. This disjunction between wonder and fear, admiration and abomination, [Latour suggested in 2011](#), is characteristic of our relationship with the world. It is one of awe, of being "dumbfounded by the almost total disparity between the emotions we should feel when faced with ecological problems ...and the feeling of worried, yet vaguely blasénonchalance with which we greet each increasingly devastating item of news" (Aït-Touati and Latour).

We might be surprised to hear that two academics decided to respond to these challenges by conceiving of and putting on a play, but with view to Plessner's and Blumenberg's observations, perhaps we shouldn't be. Furthermore, Latour is founding director of the masters programme SPEAP (*Programme of Experimentation in Arts and Politics*) at Sciences Po Paris, which, [he writes](#), responds to a "crisis of representation" in politics and the sciences. Latour argues that

it is an extension of this crisis that has been troubling, for more than two centuries now, the world of art, in its quest for political relevance and renewed links with the social sciences.

Aït-Touati, too, has a long-standing concern for this interrelation and has published extensively on the relation between literature and science (see *Fictions of the Cosmos. Science and Literature in the Seventeenth Century*, University of Chicago Press, 2011, or *Contes de la Lune. Essai sur la fiction et la science modernes*, Gallimard, 2011). She argues that the 18<sup>th</sup> century performed science and politics in theatrical ways – and that it would be time for theatre to reciprocate this representative relationship: to talk to and about politics and science in theatre.

The basic question behind *Gaïa Global Circus*, she commented after the play, was therefore precisely this:

How to do theatre with scientists/science?

The 90-minute play is set in front of, beneath, and around its principle prop: a “sheet with balloons” (audience member), “canopy” (Latour), or “the world, a climate model, Gaïa” (the actor-characters). This floating ‘climate model’ attached to helium balloons, we are told at the outset of the performance, “is the best thing we found to show what is happening to the world”. Given the post-dramatic nature of the play and its tentative movement beyond the fourth wall, we may be right to assume that this ‘we’ comprises the directors, the actors, and the characters.

Following a brief introduction and explanation of the questionable “high-tech *arte povera* props” (audience member), the four actors juxtapose (sometimes) comedic quasi-*commedia dell’arte*, improvisation, and fragmentary scene sketches that respond, represent, and mock the hyped media hotchpotch of climate change academia and activism. Of the various thin red threads, modern-day Noah’s attempt to fund the construction of a permanent arc spins an analogy to the all-encompassing atmosphere hovering above the scene. The play picked up pace as it ended when the quasi-majestic atmosphere glides through the fourth wall and into the auditorium, three feet above our heads: “She’s beautiful, she’s horrible”, one of the actors concludes.

To the roaring applause of an audience which had presumably attended the preceding [inaugural CAOS \(Centre for the Anthropology of Sustainability\) conference](#) at UCL, six chairs were set-up after the final curtain to expose the minds and bodies behind the performance. Two heads of the much larger production team behind this artistic contribution, Bruno Latour and Frédérique Aït-Touati, were in consensus about what this play had and should do:

It is not “the job of theatre to find a solution”(Latour), but to play with “the dialectic between philosophical reasoning and theatrical experiment”(Aït-Touati). “It is a dance, rather than an argument”(Latour).

While one may or may not agree that those used to construe arguments should venture out of their office comfort zone and dance (or equivalent thereof), I would have liked to hear more about the degree to which artists and scientists collaborated and their endeavours intersected: did the rehearsals engage with questions of scientific labour? Were theatrical forms of knowledge-production (improvisation, chance, study, rehearsal) brought into the scientific

laboratory? Among the few cues was an interesting insight into the productive process: Following initial research, the creative team behind *Gaïa Global Circus* invited the playwright Pierre Daubigny to respond in writing. This post-dramatic strategy of *écriture de plateau* echoes the increasingly common interdisciplinary dialogue between (ethnographic) research and performance improvisation in the growing climate theatre niche (cf. *3rd Ring Out* and *METIS/World Factory*), but it remained for the audience to find out about it in the post-performance setting of a Q&A. Why not bring it into the play? Why not problematise the in-between science, art, and politics nature of the mode of production and inform us about the collaborative or failed instances and processes of translating one(s) into the other(s)? The decisions may remain artistic ones, but an artistic commentary on them might have productively elucidated the ambivalence and/or disconnect between art, politics, and science.

Perhaps it is Aït-Touati's own description of the creative process as "philosophically informed improvisation" that pinpoints the internal tension: if one seeks to avoid an art that is only "half-science" and science that is only "quasi-art", then it may have been productive to put more trust into the inquisitive and imaginative capacities of either. For the feeling didn't leave me that *Gaïa Global Circus* presupposes an affirmative and consensual audience – one that throws out the climate change sceptic rather than engage him in debate (which as Latour recounted, was precisely what happened at a previous performance) – but it also doesn't challenge it if it stays (cf. *Thomas Oberender's The Enemy of the People at the Barbican*). While it's laudable to pronounce a resistance to ideological didacticism when producing a play on the ideological facets of descriptive science, it would have been noteworthy had this translated into more than "that which remains of science: a concern for the model, a concern for representation" (Aït-Touati).

## ***Gaïa Global Circus***

English language Premiere, Bloomsbury Theatre, London, 14 February 2015

Conception: Bruno Latour, Frédérique Aït-Touati, Chloé Latour

Text: Pierre Daubigny

Directors: Frédérique Aït-Touati & Chloé Latour

Actors: Claire Astruc, Luigi Cerri, Jade Collinet, Matthieu Protin



## **Further watching:**

Bruno Latour: “Waiting for Gaïa : composing the common world through arts and politics”  
(French Institute, London, 2012)

Frédérique Aït-Touati: “Théâtre, savoir, politique” (CRAL/EHESS, Paris, 2014)